

L'ACADEMIE DES SENTIERS METROPOLITAINS

Leçon n°3

Comment raconter une métropole ?

Par Baptiste Lanaspeze et Paul-Hervé Lavessière,

Avec Gianni Biondillo et Ginaluca Miglivacca

« Une métropole, ce sont des liens – qui se nouent dans des histoires. Toutes ces histoires, c'est la matière foisonnante dont est faite la ville.

Or, la plupart des récits dont nous disposons (récits pour touristes, pour administrés, pour les médias...) sont des récits tronqués, lacunaires, souvent focalisés sur des clichés, qui n'apprennent rien.

Il s'agit maintenant de collecter des récits, de construire des arches narratives qui permettent de mieux comprendre le territoire métropolitain. Grandes histoires oubliées, récits populaires, récits d'infrastructures, dessous des cartes, histoires ordinaires... Le récit qu'on établit depuis un sentier métropolitain est toujours, par son échelle et sa méthode, un contre-récit.

Découvrir, assembler, produire des récits : c'est là le cœur de notre Académie. À la fois parce que ces récits documentent la réalité, constituent des techniques d'apprentissage et ouvrent des pistes d'avenir. »

Sommaire :

Préambule : Les récits du terrain

1. Le récit-cadre : la forme du sentier
2. La collecte d'histoires
3. La construction de récits métropolitains

> *Bonus : Vers une « culture métropolitaine »*

> *Outil : La « Caravane »*

Préambule : Les récits du terrain

La ligne du récit

Dans le droit français, la création d'un itinéraire est considérée comme une œuvre de l'esprit – au même titre qu'une mélodie ou un texte. (« L'établissement des itinéraires de randonnée [constitue], bien que composé à partir du tracé des sentiers, une création de l'esprit, puisant son originalité dans la mise en œuvre de critères géographiques, culturels ou humains traduisant la personnalité de leur auteur », Cass., 30 juin 1998) [\[link\]](#).

Dessiner une ligne dans l'espace, c'est écrire quelque chose qui relève déjà d'un récit – et qui va en faire naître d'autres : le récit du voyage, le récit du territoire traversé, les récits recueillis en chemin. Citation Ingold

Histoires vraies

Cette quête de récits depuis l'écoumène (l'espace habité) résonne avec une démarche structurante des « humanités écologiques ».

« Nous n'avons pas besoin de "nouvelles histoires". (...) Le monde a déjà ses propres histoires. (...) Nous sommes mis au défi de promouvoir une expressivité qui convienne aux connectivités que nous explorons et avec lesquelles nous communiquons, et qui soit à la fois vigoureuse et rigoureuse. (...) Il s'agit d'étendre notre capacité à raconter (...) des "*histoires vraies*". » Deborah Rose, *Vers des humanités écologiques*, 2019 [2004].

Petits récits

Quand on est en panne de grands récits (comme « le Progrès », ou « la Nation »...), marcher est aussi une façon de reprendre la question des récits « par le bas » : depuis le terrain, depuis des lieux où vivent des communautés. Des petits récits, et non des récits cadres.

« What do you do when your world starts to fall apart? I go for a walk, and if I'm really lucky, I find mushrooms. (...) Then I know that there are still pleasures amidst the terrors of indeterminacy. » Anna Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, 2017 [2015]

Cette enquête dans nos territoires ordinaires relève aussi pour les Modernes d'un renversement de la démarche d'investigation qui, au lieu de se tourner vers des peuples lointains « prémodernes », se tourne vers nos propres sociétés, selon ce qu'on peut appeler une « anthropologie symétrique » (Bruno Latour).

1) Le récit-cadre : la forme du sentier

Par son échelle, forme, choix des lieux, des continuités, ordre des séquences, le sentier constitue lui-même un récit.

Ce récit-cadre n'est pas un récit « thématique » déjà identifié par une tradition patrimoniale ou par une mode (du type « le patrimoine industriel », « les cités », « le street art », « l'eau », « l'agriculture » etc.) Toutes ces thématiques seront probablement présentes dans les lieux racontés par le sentier, et constituent toutes ensemble l'univers métropolitain qu'explorent les sentiers métropolitains comme des espaces vivants où tout se mêle et se côtoie (cf. §2).

Comment construire ce récit-cadre ?

Ce récit est forcément ancré dans la géographie (cf. leçon 1). Il s'agit d'un récit qui rend compte de la forme physique de la métropole. Un récit qui fait qu'on ne regarde plus la carte de la même façon. Ce n'est pas un récit univoque, il doit posséder un caractère d'ambiguïté. Un récit territorialisé et territorialisant. Ce récit est indissociable de la forme, il est la forme qui raconte une histoire. Dans la mesure où il rend compte de la morphologie de la ville, il peut être vu comme une sorte de *récit de fondation a posteriori* ou de manifeste rétrospectif [link vers la carte des oppida de Christine Breton].

Par exemple : « La métropole de Marseille s'enroule avec ses autoroutes autour de deux grands espaces non constructibles : la mer de Berre et le massif de l'Etoile et du Garlaban » ou alors « Le Grand Paris articule deux époques : la petite couronne du 19^e et la grande échelle des villes nouvelles – les faubourgs industriels à tramway et les rêves de refondation de la ville en aérotrain ». Ou encore : « La spirale centrifuge de Londres revisite l'histoire impériale d'un accaparement centripète des ressources mondiales. »

Un contre-récit

Trop vite. La rapidité avec laquelle les villes sont sorties de leurs murs, en quelques décennies seulement, tend à créer une situation où nos récits de fondation urbaine ne correspondent plus à la réalité morphologique – sans compter que c'est souvent à l'échelle des communes que s'élaborent les identités collectives territoriales, et que la mise en place d'un récit de fondation à l'échelle métropolitaine n'est généralement pas prise en charge.

Trop complexe. Il est difficile de résumer les métropole, tant elles fourmillent d'acteurs, de mémoires, tant elles constituent des systèmes complexes, hétéroclites, des flux simultanés,

sédimentés. On a tendance à se sentir dépassé par cette réalité, à première vue illisible, qui plus est depuis le train ou l'autoroute.

En étant attentif à la morphologie de la métropole, la forme du sentier fait émerger un « enjeu narratif » dominant. Saisissant la métropole tout entière avec ses coulisses, articulant la grande échelle et le terrain, le sentier prend en général à contre-pied les récits établis et dominants, souvent polarisés sur un trait historique flatteur, lié au centre-ville, et intégrant rarement les cultures populaires, les réalités productives, les conflits sociaux, les rapports à la campagne alentour, les questions énergétiques et logistiques.

Un peu comme dans une famille, une ville s'endort parfois pendant des années sur un petit nombre de récits consensuels qui font souvent la base de l'idée qu'elle se fait d'elle-même (et de la façon dont elle se présente au monde, « marketing territorial »), et qui sans être faux, sont dangereusement lacunaires : ils excluent des pans entiers d'histoire, tant celles des formes urbaines que des communautés qui les habitent (et, singulièrement, tout ce qui a trait aux suites des décolonisations).

Le cas typique, pour un territoire, est de se présenter sous le double jour flatteur d'un passé folklorique et d'un futur technologique radieux – sautant allégrement par-dessus une description honnête et rassembleuse de la réalité du présent, des héritages du 20^e siècle, y compris encombrants, mais qui occupent en général dans l'espace le plus gros de la carte, et qui concernent les populations dans le quotidien vécu. Ex. « Marseille cité grecque et nouvelle Californie de la Méditerranée » ou encore « Paris romantique et lumière de l'Europe » ou encore « Boston ville de la Liberté et laboratoire mondial de l'innovation technologique ». Une conséquence de ces récits idéalisés est de masquer la réalité présente, d'exclure des territoires et des communautés, de générer des fantasmes et des déceptions.

Les sentiers métropolitains proposent précisément de rendre compte à tous de nos réalités partagées – avec les conséquences pacificatrices que peut avoir, au sein d'une communauté, le fait d'arrêter de se « raconter des histoires » [note pour les traducteurs : au sens de « se complaire dans des illusions »].

C'est dans la mesure où il tâche de rendre justice à la réalité de nos espaces métropolitains que ce récit-cadre constitue fatalement un contre-récit. Ce contre-récit n'a pas à être spectaculaire ni ingénieux : il doit plutôt s'imposer avec l'évidence d'une vérité connue depuis toujours, mais depuis longtemps oubliée. Ex. Marseille, le 8 autour de la mer de Berre et du massif de l'Etoile parle des relations entre campagne et industrie (qui avait été formulée par

Jean Renoir, Marcel Pagnol, mais aussi par Walter Benjamin dans la nouvelle « haschisch à Marseille »[\[link\]](#) ; à Paris le trilobe entre la première couronne et les villes nouvelles témoigne de la violence démiurgique de l'ordonnement urbain faite au site, au sol et aux populations dans une surenchère d'ingénierie ; à Athènes, la grande traversée en boucle de la nappe urbaine raconte l'intelligence de la ville spontanée, vernaculaire, autoconstruite, dense et offrant des fronts nets avec le site.

Ce grand cadre narratif du sentier n'est pas une synthèse des récits que l'on collectera sur le terrain, mais plutôt une intuition initiale, qui n'a qu'un impact relatif sur la collecte et/ou la mise en ordre des récits. Il laisse cependant une grande liberté éditoriale sur le spectre des récits qu'il peut accueillir.

2) La Collecte d'histoires

L'espace urbain est saturé de traces, que la marche permet de lire. La marche est une enquête.

Une fois qu'on va sur le terrain, le long de l'itinéraire, on ne cesse de se heurter à des informations, des paysages, des vues, des impressions, des objets, des conversations, des rumeurs de comptoir, des repères, des surprises, des rencontres, des plaques patrimoniales, des micro-événements...

La collecte d'informations et de récits a lieu avant, pendant et après la journée de marche. Avant, pour anticiper les principaux points d'intérêt ; pendant parce que l'expérience déjoue toujours l'attente initiale ; et après, pour approfondir des choses aperçues, mal comprises, etc.

Quelques principes de collecte

- 4 thèmes récurrents dans la relation des sociétés urbaines contemporaines à l'espace : eaux sauvages et canalisées, industrie, patrimoine 20^e siècle et infrastructures, biotopes sauvages et cultivés [\[link topoguide GR2013\]](#).

- La collecte des récits se fait particulièrement bien à l'échelle des communes (tant avec des sources orales des habitants, que des services et des archives) [\[link texte Borruey\]](#)

- Sur le terrain, au fil des rencontres, mais aussi ailleurs : dans les bibliothèques, les archives, sur le web...

- Cartographier les histoires peut être intéressant, notamment pour voir se dessiner peu à peu des creux et des pleins, des zones sur-racontées et des zones sous-racontées, etc.

Certaines modalités de collecte de récits peuvent elles-mêmes générer ou renforcer des dynamiques collectives. (cf. leçon 2)

Une fabrique d'histoires

Marcher sur un sentier métropolitain, c'est aussi générer de nouvelles histoires. Dessiner une ligne sur une carte, puis la parcourir dans l'espace physique, est une véritable machine à histoires. C'est déjà le cas en milieu naturel et rural, plus encore en milieu urbain.

Le marcheur d'un sentier métropolitain parcourt un territoire en dessinant chaque jour une ligne qui fait elle-même récit par son point de départ, son point d'arrivée. Ce récit de l'étape du jour va être partagé avec des citoyens que le marcheur va rencontrer.

(Aussi certains créateurs de tracé intègrent dès la conception du sentier ce désir de pouvoir raconter les raisons de sa présence sur le territoire avec un « récit géographique » qui est propre à tout voyageur. De même que Stevenson explique aux Cévenols qu'il traverse le massif avec un âne, de même Paul-Hervé Lavessière a conçu la Révolution de Paris pour se mettre en capacité de répondre aux habitants qu'il croiserait, et qui lui demanderaient ce qu'il fait ici avec un sac à dos, qu'il va « de Versailles à Saint-Denis, en deux jours ». Ainsi Pascal Menoret, avec sa grille bostonienne, s'est-il mis en position de pouvoir rendre compte de sa présence dans tous les quartiers qu'il traverse en expliquant qu'il va « d'une gare à une autre » : qu'il est dans une activité prosaïque de transport pédestre, et non pas d'« exploration » safari.)

3) La construction de récits métropolitains

Une fois rentré chez soi, ou quelques jours plus tard, le randonneur sera spontanément tenté de raconter sa pérégrination dans ces lieux à la fois connus et méconnus. Il va commencer à mettre en ordre des anecdotes. Comme dans tous les voyages réussis, le désir de restitution est spontané. On va vouloir partager ce qu'on a appris.

La phase précédente de la collecte au fil des marches est un processus d'interaction assez libre, et potentiellement interminable. Au bout d'un certain moment, la quantité des informations réunies commence à mettre le randonneur en position de « sachant », qui peut

devenir capable, non plus seulement de livrer quelques anecdotes décousues, mais de développer un propos à la fois original et détaillé sur ces immenses territoires difficiles à lire.

La question de la synthèse des connaissances est une question débattue au sein des communautés de marcheurs : il est à la fois tentant de vouloir, par-delà le récit-cadre du sentier et les mille anecdotes glanées en chemin, proposer un nouveau récit unifié du territoire métropolitain ; et en même temps, ce passage à l'échelle métropolitaine fait courir le double risque de propos à la fois trop généraux et trop discutables. Des allers retours entre les différentes échelles narratives sont importants : depuis la micro-échelle (la vanne d'une filiole, une iule fétide sous un tablier d'autoroute, une culée de pont qui a disparu, la trace arrondie laissée par des végétaux poussés par le vent sur un mur de ciment, une lettre à moitié lisible trouvée au pied d'une prison, un banc public, une qualité de pavés au sol, etc.) jusqu'à l'échelle des grandes infrastructures (le Grand Paris Express, le canal de Marseille, les lignes LGV, l'aqueduc de la Dhuis, les aéroports, le Rhin...), en passant par l'échelle privilégiée d'organisation et d'appropriation des connaissances (déjà évoquée) de la commune, qui correspond en Europe à une entité territoriale et administrative à la fois remarquablement stable dans le temps historique, et robuste en termes d'identité sociale (même si l'identité communale se réfracte ensuite dans les identités de quartiers).

S'interdire le risque d'un récit métropolitain serait se limiter à une compilation sans fin d'anecdotes. De même qu'un biographe parvient bien à raconter une vie pourtant constituée d'une infinité d'événements, de même on peut tenter de raconter une métropole. Un récit métropolitain peut évidemment être ensuite discuté, mis en tension avec d'autres.

Tout l'art du récit métropolitain consiste à identifier ce qui, dans le patrimoine fourmillant des récits locaux (notamment communaux), peut fournir un matériau narratif (cf. leçon 5).

Pour favoriser l'apparition de "constellations" qui peuvent structurer les grands récits métropolitains [[link 1001 Nuits](#)], la forme "brève" est souvent intéressante [[link grandecaravane](#) et Guide du Grand Paris].

La construction d'un récit métropolitain s'appuie aussi sur les contraintes d'un média (la forme et les limites d'un livre, d'un film, d'une exposition, d'un documentaire sonore), qui vont orienter et rendre possible une restitution honnête, un assemblage fonctionnel, de cette masse de récits.

> *Bonus : Vers une « culture métropolitaine »*

La mise en récit d'une métropole accompagne et favorise l'émergence d'une « culture métropolitain », une série de compétences qui relèvent de 3 principaux aspects :

- la connaissance précise d'un territoire particulier (de type « érudit local » métropolitain)*
- un niveau d'alphabétisation dans différents domaines de savoir et différents métiers (histoire, géographie, architecture, urbanisme, paysagisme, botanique, écologie, architecture, patrimoine, art contemporain...)*
- une mise en série de différentes métropoles qui permet de voir leurs traits communs et leurs caractères propres.*

> Outil : « La Caravane »

A la croisée des « conversations marchées » (leçon 2) et des récits polyphoniques (leçon 4), on peut créer un protocole de production de récits qui va également soutenir la mise en place d'un sentier.

La « caravane » est l'organisation de marches collectives associant des auteurs (dessinateurs, journalistes, photographes, producteurs sonores...) autour d'une série de rencontres avec des commentateurs in situ au fil de la journée... Cela permet tout à la fois 1) de faire émerger des communautés marcheuses 2) de nouer des liens avec des lieux auxquels on rend visite 3) de collecter en direct et collectivement des récits 4) de se doter des moyens de restitution.

L'organisateur de ces expéditions collectives est une sorte de médiateur, de metteur en scène, qui a pour tâche d'articuler sur le sentier, en une journée partagée, des territoires, des acteurs locaux et des visiteurs et futurs conteurs.

Ce type d'outil a également le mérite de générer de nombreux canaux de restitution : radios, journaux, livres, expositions, blogs, podcasts.

Ex. [Caravan2013](#), un projet de mise en récit du GR2013 au moment de sa livraison (orchestré par Alexandre Field pour le CAUE13) ; [la Grande Caravane](#), un projet conçu par AF, PHL, BL... pour les repérages du sentier du Grand Paris.